

devoir, nous n'aurions plus le droit de nous considérer comme Canadiens et comme frères des légions de vaillants fils du Canada qui se sont battus et sont morts pour nous dans les Flandres; nous appliquerions sur notre race un stigmaté que les générations futures ne réussiraient jamais à effacer, et laisserions à nos enfants des traditions ignobles dont ils seraient à tout jamais honteux. Pour suivre, nous le devons et le ferons, même jusqu'à la limite de notre dernier dollar et de notre dernier homme. L'idée de se dérober au milieu de la lutte et de quitter furtivement la scène des hostilités est anti-britannique, anti-canadienne, inhumaine et inconcevable. Le cri, qui s'élève en certains lieux, que nous avons fait assez, ne mérite que le mépris. Nous n'aurons jamais fait assez à moins que nous continuions notre maximum d'efforts jusqu'à ce que la victoire, la liberté, la sécurité et la paix aient été obtenus. Nous ne faisons qu'un avec nos alliés, avec la Grande-Bretagne, la mère de l'indépendance, avec la France,—la France glorieuse, régénérée, héroïque, pleine d'abnégation—et, comme les autres, nous devons lutter encore et toujours, épaule contre épaule, jusqu'à ce que la crainte du prussianisme, avec ses détestables dogmes, ait été chassée à tout jamais du monde civilisé.

Nous sommes entrés dans la guerre de par notre libre volonté, exprimée par une action unanime de notre parlement, et, ayant mis la main à la charrue, nous ne nous arrêterons pas avant que le bout du sillon ait été atteint.

Même si nous n'avions pas fait partie de l'Empire britannique, nous aurions été obligés de nous lancer dans cette guerre, pour préserver nos libertés, tout comme l'ont fait les Etats-Unis et nombre d'autres pays, qui furent, pendant longtemps, neutres.

La guerre est tout autant et aussi sûrement la nôtre que celle de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et des Etats-Unis, et nous n'avons pas plus le droit d'abandonner la lutte avant d'avoir obtenu la victoire que ne l'ont ces nations.

IL NOUS FAUT DES HOMMES

La nécessité d'envoyer plus d'hommes sur le front est indiscutable, et hors de toute discussion. Il est de toute évidence que plus grand sera le nombre d'hommes que les alliés pourront lancer sur la ligne de bataille, plus vite la victoire sera obtenue, et plus tôt une paix permanente sera donnée au monde affamé de la paix. Bien mieux, plus tôt la victoire sera obtenue, plus grand sera le nombre de vies humaines épargnées.

Sur ce point le premier ministre, parlant au parlement le 11 juin 1917, disait:

“Je suis en position d'assurer la Chambre des Communes et le pays que le besoin de renforts est urgent, insistant et impératif.